Rendez-vous en Galilée, Journal de voyage à vélo,

par Gaston Pineau

Paris, L'Harmattan, 2012

Il y a des livres qui ne sont pas des livres. Pas question de papier ou d'imprimerie. Rien de raffiné et quelque peu présomptueux, de « faire du livre » : introduction, chapitres, sous-chapitres, conclusion... Tout est bien rangé, organisé, logiquement élaboré, y compris préface et sommaire. Rien de tout cela.

Il y a des livres apparemment fragmentés qui sont, au contraire, parcourus par une extrême cohérence souterraine. Il faut les lire et relire deux, trois fois... Parce qu'ils sont plus que des livres. Témoignages? Plus que cela. Il y a dans le témoignage un propos, un projet plus ou moins défini, qui implique en tout cas la séparation entre pensé et vécu. Non. Ce n'est pas ça.

Il y a des livres qui vont au-delà de la littérature. Ils sont des expériences directes, sans médiation. J'ose dire « sauvages ». Chair et esprit, fatigue musculaire et tension spirituelle s'entrecroisent. Ce sont, en effet, des tranches de vie encore sanglantes, offertes aux lecteurs, sans protection logique.

Contre le vent, la pluie, la poudre, la neige et juste après, dans les pays méditerranéens, sous un soleil cruel, ce journal d'un voyage à vélo a quelque chose d'incroyable. Il a la troublante qualité héroïque de la simplicité franciscaine.

Pour commencer, c'est un vrai voyage. De ce point de vue, c'est une réinvention et par là un classique. Je pense aux aventures sur le Mississippi de Huckleberry Finn de Mark Twain. Plus proche de nous, aux excursions, à pied, de l'Écosse native à la Bretagne, de Robert Louis Stevenson (in *Travel with a donkey*). Non. Ce n'est pas ça seulement. Le vélo permet un contact original avec la nature. Aujourd'hui on dit que tout le monde voyage. Avec les « low costs » compagnies aériennes on peut se déplacer, très vite, d'un continent à l'autre. Cela semble évident. Mais c'est une évidence trompeuse. La vérité est qu'aujourd'hui, on ne voyage plus.

On est transporté ; plus précisément on est catapulté, en quelques heures, d'un lieu à l'autre de la planète, au-delà des montagnes et des océans. Le vrai voyage comme « travel », qui vient de « travail », « travaglio », et qui signifie souffrance, endurance, fatigue, est simplement fini.

L'originalité du journal de Gaston Pineau est ici : le voyage comme expérience quotidienne de l'ailleurs, la surprise de nouveaux paysages, l'angoisse et la joie de la découverte, « le débat intérieur pour conjuguer l'attraction de la beauté locale avec la préoccupation de la distance à parcourir » et, en même temps, l'enivrante connexion de la géographie avec la cosmogonie, de

l'empathie créatrice avec la « noosphère ». Du nord brumeux à la Méditerranée brûlante à l'Orient, à la Terre Sainte, à ce petit, pauvre, aride morceau de terrain où Moïse, Jésus et Mohammed sont venus.

Ce journal d'un voyage à vélo a quelque chose d'incroyable. Je suis tout à fait d'accord avec Eloi Leclerc et Pierre Dominicé. Ce n'est pas le tour de France. On ne passe pas à côté ou à travers le paysage. On contemple. Gaston Pineau est l'inventeur de la contemplation en mouvement.

Dans son reportage, il contemple le paysage qui contemple lui-même qui le contemple. C'est une dialectique relationnelle qui permet à Gaston Pineau de vaincre la résistance opaque de la matière, faire sa réconciliation avec la nature, et la transformer en sublimation créatrice. La forêt bouge; elle est en marche. Les arbres, comme François d'Assise le savait bien, parlent, peuplés des oiseaux qui le matin commencent leurs prières harmonieuses.

Le voyageur ne sait pas où il pourra, le soir, se reposer, manger quelque chose, s'endormir. Gaston Pineau a réinventé le voyage apostolique laïc. Comme pour le Saint d'Assise, il arrive que, le soir, quand la pluie continue, et que le froid humide et inquiétant de la campagne nocturne saisit les os des humains, Gaston Pineau n'as pas d'abri, le monastère est fermé, il ne sait pas où trouver un logement. Dans un livre précieux (Gerd Theissen, *Studien zur Soziologie des Urchristentums*, Tübingen, G. B. Mohr (Paul Sieberk, 1979), je trouve que Saint Paul, le grand voyageur, le créateur des Christianismes comme organisation, connaissait ces problèmes de survivance pratique. Contrairement aux charismatiques, il continuait à travailler sur les filets des pêcheurs pour assurer son autonomie. A l'aide de son vélo, une étape après l'autre, Gaston Pineau construit, jour après jour, le texte, c'est-à-dire le tissu de ses relations interpersonnelles, la base franciscaine de la participation de l'humain à l'humain. Les fragments de son expérience pure, ouverte, enthousiaste deviennent dans ses mains les anticipations d'une totalité cosmique, où le hasard n'est que la grâce d'un dieu qui a la pudeur de sa bonté.

Avec Pineau nous sortons heureusement, et finalement, des dichotomies de la pensée occidentale. Socrate voyait dans la mort la libération du corps pour atteindre les idées éternelles. Pineau reconnaît enfin que l'homme n'est pas seulement dans la nature. Il est nature : nature et culture, histoire et structure. On a enfin le retour à la réalité cosmique primordiale. Lorsque le soir tombe, tout se tait. Le monde n'est plus là. Être. Être dans l'Être. S'accepter comme partie de l'Être, corpuscule négligeable et précieux dans la grande symphonie de l'univers.

Franco Ferrarotti
Université de Rome